



HAL
open science

Lecture de l'ouvrage de J. A. Goldsmith et B. Laks.
'Battle in the Mind Fields'

Michael Zock

► To cite this version:

Michael Zock. Lecture de l'ouvrage de J. A. Goldsmith et B. Laks. 'Battle in the Mind Fields'. Revue TAL: traitement automatique des langues, 2020. hal-03170041

HAL Id: hal-03170041

<https://hal.science/hal-03170041>

Submitted on 25 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

John A. GOLDSMITH, Bernard LAKS. *Battle in the Mind Fields. The University of Chicago Press. 2019. 725 pages. ISBN 978-0-226-55080-0.*

Lu par **Michael ZOCK**

LIS-CNRS

*C'est d'entrée que les auteurs de *Battle in the Mind Fields* (désormais *BiMF*) avertissent le lecteur que ce livre ne doit pas être vu comme un ouvrage de plus sur l'histoire de la linguistique, mais plutôt comme un compte rendu présentant l'évolution de certaines idées importantes de cette discipline. Partant de l'observation que les idées sont parfois bien moins originales que d'aucuns voudraient bien nous le faire accroire, ils se lancent à la recherche de leur origine et de leur cheminement, pour conclure que bon nombre d'entre elles sont tout simplement importées d'un autre domaine. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles ils se sont mis à retracer le chemin parcouru par la linguistique dans la période de la fin du XVIII^e siècle jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale (1940).*

Cette odyssee les amène à quitter le terrain propre de la linguistique pour voir ce qui s'est fait ailleurs, dans d'autres disciplines ayant un rapport avec la langue ou l'esprit comme la psychologie, la philosophie, et la logique mathématique. Arguant qu'il est impossible de les comprendre pleinement en les regardant une à une isolément, on peut en conclure qu'il vaut mieux les voir comme un réseau qui se modifie avec le temps. Quant aux changements les auteurs sont convaincus qu'ils sont moins souvent dus à des disparités d'idées qu'à des circonstances du moment, circonstances politiques (guerres), sociales ou institutionnelles.

Ce point de vue n'est pas tout à fait nouveau et on pourrait le généraliser en concluant que les résultats obtenus en science sont souvent moins la conséquence directe d'un raisonnement mené exclusivement à l'intérieur d'une discipline que l'effet de bord de circonstances extérieures (catastrophes ou conflits de différentes sortes : décisions politiques, guerres, etc.) provoquant la rencontre d'acteurs venant d'horizons divers. Et, s'il y a divergences, conflits et ruptures d'idées, il y a néanmoins souvent une certaine continuité, si bien que ce qui paraît nouveau aujourd'hui n'est en fait que la conséquence naturelle de ce que l'on avait construit hier.

En se fiant au titre, *BiMF* porte non seulement sur l'évolution des *sciences du langage*, mais aussi sur celles *de l'esprit*. L'ambition et la difficulté de la tâche sont de taille, et il en est de même de l'ouvrage, qui comporte 725 pages et qui est divisé en dix chapitres, dont une préface (14 pages), le texte à proprement parler (600 pages), des notes (76 pages), des références (36 pages), un index (10 pages) et une vingtaine de croquis (graphes ou réseaux sociaux qualifiant le type de relation entre les acteurs étudiés : maître et élève, collègue, opposé à...).

Dans le premier chapitre, les auteurs plantent le décor en précisant leurs objectifs, l'état de la science au XIX^e siècle, la science telle qu'ils la voient, puis les différents facteurs ayant eu un impact sur l'évolution des idées et leur succès relatif. Dans les chapitres 2 à 4 sont présentés les courants importants du XIX^e siècle ayant

eu un impact sur le développement de la linguistique, de la psychologie, de la philosophie et de la logique. Enfin, dans les chapitres 5 à 9 est présentée l'évolution des disciplines suivantes, dans la première partie du XX^e siècle : la *psychologie* (behaviorisme, théorie de la Gestalt), la *linguistique américaine* (Sapir, Bloomfield), la *philosophie* (Husserl, cercle de Vienne, positivisme logique), la *logique mathématique*, et le *structuralisme européen* (Trubetzkoy, Jakobson).

Appréciation

Ce livre est exceptionnel à plusieurs égards, d'une part par sa taille (725 pages, pour le tome 1), et, d'autre part, par sa couverture allant de la linguistique à la psychologie, la philosophie, en passant par la logique, etc. Les auteurs présentent des idées nées et développées dans des disciplines qui ne sont pas toujours couvertes dans les ouvrages consacrés aux sciences cognitives et aux sciences de l'esprit. Aussi, vu l'effort fait par les auteurs, et vu le temps consacré à cet ouvrage (au moins quinze ans, j'ai pu trouver plusieurs versions sur le Web bien antérieures à celle publiée : 3 mai 2007, 12 mai 2008, 3 avril 2015), je me sens un peu gêné d'évaluer ce travail colossal, si bien documenté et fait avec tant de cœur, en si peu de pages.

D'après les commentaires postés sur le site de la maison d'édition, le livre a été très bien accueilli. Par exemple, Ida Toivonen écrit : « Étant donné qu'il s'agit vraiment d'un livre sur la linguistique, l'attention et l'espace qu'il accorde à d'autres domaines sont inhabituels et impressionnants. Je ne pense pas qu'il existe d'autres travaux en sciences de l'esprit comparables à la profondeur et à l'ampleur de celui-ci. *Battle in the Mind Fields* est très instructif, riche, engageant et très amusant à lire ». Il n'y a aucun doute, la lectrice a été tout à fait acquise à la cause de BiMF. En ce qui me concerne, ma réaction est plus nuancée et bien plus réservée.

D'une part, je considère ce genre d'ouvrage important, notamment dans un monde où les citations dans les articles TAL ne proviennent souvent plus d'une époque antérieure à l'an 2000, voire 2010. Il est donc important de savoir ou d'expliquer comment nous en sommes arrivés là. Par ailleurs, nos connaissances augmentent d'année en année, et il devient de plus en plus difficile d'avoir une vue d'ensemble sur le sujet. Aussi, est-il crucial d'avoir des guides ou des cartes, pour savoir qui est en rapport avec quoi, ce qui est vraiment important, et dans quel sens orienter nos recherches. Il reste à savoir si telle était la mission de ce livre et, si jamais c'était le cas, si les auteurs l'ont bien réussi. J'aurais tendance à trouver que oui, mais seulement en partie, et ceci pour plusieurs raisons. D'abord, je n'ai pas compris :

- pourquoi on n'a pas signalé dans le titre, ou plutôt le sous-titre, qu'il s'agit d'un premier volume, qui lui couvre une période bien précise (du XVIII^e siècle à 1940). Ceci éviterait des écueils auprès des lecteurs étant intéressés seulement par une époque plus récente, comme 1900 à 2020 ;
- pourquoi on a effectué le découpage des chapitres par époque, découpage qui paraît bien arbitraire et moins naturel qu'une organisation par domaine. De ce fait, on voit les domaines de la langue, de la psychologie et de la

philosophie, dispersés dans plusieurs chapitres : la langue dans les chapitres 1, 2, 6 et 9, la psychologie dans les 4 et 5, et la philosophie dans les 3 et 7 ;

- pourquoi le terme « *mind* » n'a pas été défini, alors qu'il apparaît dans le titre, qu'il est un des sujets essentiels de ce livre, et qu'il existe des propositions venant d'auteurs de renom. À noter que l'on ne trouve nulle part dans l'index des termes ayant un rapport étroit avec l'esprit (cognition, mental...), alors que l'on y trouve dix fois le nom de « Hitler » ;
- pourquoi l'on a traité avec tant de détails une époque qui n'intéressera pas forcément un très grand nombre de lecteurs. Le problème est non seulement lié au fait que les gens lisent de moins en moins, qu'ils ont tendance à chercher les informations sur le Web (sous forme d'articles ou *via* des ressources comme Wikipédia), mais surtout au fait que la plupart des gens sont intéressés par ce qui se passe maintenant, ou ce qui s'est passé les deux ou trois dernières décennies. Il est donc d'autant plus important, de montrer en « peu » de lignes par pages comment on a pu en arriver là, en donnant au passé la place que le lecteur est prêt à étudier. Par ailleurs, il faut impérativement établir le lien qu'il y a entre un acteur, une idée ou une théorie dans le temps, et une idée, une théorie ou une méthode utilisées aujourd'hui ;
- pourquoi il n'a pas été consacré plus de place à la sociologie. Est-ce que la langue n'est pas aussi et avant tout un moyen de communication, acte ayant lieu entre des gens se trouvant dans un certain état, à un endroit et à moment précis ? Certes, il est fait mention de Bourdieu, mais pourquoi ne pas avoir cité également Antoine Meillet, qui avait critiqué les travaux de Saussure dès leur apparition, et écrivait : « en séparant le changement linguistique des conditions extérieures dont il dépend, Ferdinand de Saussure le prive de réalité ; il le réduit à une abstraction qui est nécessairement inexplicable ». Il est clair que l'on passe forcément à côté de quelque chose de fondamental (en communication) si l'on envisage « la langue seulement en elle-même et pour elle-même ».

Pour en finir, j'aurais tendance à dire que ce livre aurait sûrement gagné en force s'il avait été moins volumineux et avec une rédaction plus concise. En effet, pourquoi avoir donné la parole à vingt-neuf personnes, pour justifier pendant huit pages (pages 8 à 15) un point relativement simple, à savoir que la linguistique est désormais une science ? Citer trois autorités aurait été largement suffisant. De même, pourquoi avoir consacré autant de pages à John B. Watson, le père du behaviorisme, alors qu'il est à peine fait mention de B. F. Skinner dont l'influence a été tout aussi importante, malgré la critique dévastatrice de Chomsky sonnante le glas du behaviorisme, et contribuant de ce fait au déclenchement de la révolution cognitive.

Toujours dans le même ordre d'idée, pourquoi avoir consacré un chapitre entier à Jakobson, Trubetzkoy, et l'école de Prague (chapitre 8), alors que la section était supposée informer sur le structuralisme et la linguistique en Europe ? D'ailleurs, est-

il vrai que ces travaux représentent ce que l'on pourrait appeler la contribution européenne (Brunot, 1922, Tesnière, 1938) ? Le lecteur s'étonnera donc de voir ce choix très restreint, tout en se demandant pourquoi ce chapitre se trouve si loin du chapitre présentant la linguistique américaine (chapitre 6), et pourquoi ce n'est pas ici que la contribution de Saussure est discutée.

Je pense que l'impact du livre aurait été également plus fort si le rapport entre les idées introduites dans les différentes sections supposées représenter des domaines et les sciences du langage ou celles de l'esprit avait été montré (ou explicité) plus clairement. Par exemple, quel est le rapport entre la théorie de la Gestalt et la linguistique ? C'est une question intéressante, mais pour y répondre il faudrait aller au-delà de la langue et aborder aussi son traitement (production, analyse) ce qui n'est pas fait dans ce livre, qui s'intéresse exclusivement à la langue (produit), mais pas à son traitement (processus). Or, c'est ici qu'on aurait pu montrer le lien entre un des concepts fondamentaux de la théorie de la Gestalt (figure et fond) et la langue en tant que moyen de communication. En effet, l'asymétrie forme et fond se reflète dans la structure informationnelle de la phrase ou du discours, ce qui a été perçu par des théoriciens (entre autres) *via* des notions comme *thème* ou *rhème* (issues de l'école de Prague), *given* et *new* (Clark et Haviland), ou encore *noyau* et *satellite*, issues de la théorie des structures rhétoriques, RST (Mann et Thomson), théorie très influente dans les travaux portant sur la production du langage.

Si la rédaction d'un livre de ce type et d'une telle envergure suppose, bien entendu, toute une série de choix, ceux-ci seront toujours discutables, quoi que l'on fasse. Pourtant, vu l'ambition de l'ouvrage, j'ai été étonné de ne pas voir fait mention de certains travaux comme ceux de Meringer (1895) et de Freud qui tous les deux ont beaucoup contribué à la vulgarisation de deux idées très influentes dans les recherches sur le traitement de la langue : les erreurs ou lapsus et les associations. Les premiers ont permis de construire des modèles de référence en production et d'autres expliquant l'accès aux mots dans le dictionnaire mental, les seconds, déjà validés empiriquement par Galton, ont donné naissance à un paradigme ayant duré pendant des décennies en psycholinguistique, et qui est l'associationnisme. D'ailleurs, ces deux phénomènes sont toujours pris en compte dans les travaux actuels, WordNet en étant un exemple par excellence. Même si BiMF décrit avant tout seulement le travail de ressortissants européens ou américains, il aurait peut-être été opportun de dire quelques mots sur des géants comme Luria et Vigotsky, tous les deux russes, Lichtheim (1885), Brodmann (1909), ou encore Ramon de Cajal et Camillo Golgi, deux prix Nobel, ayant joué un rôle considérable dans la compréhension du cerveau, le siège de notre esprit.

Conclusion

Arrivé à ce point, on peut se demander à qui conseiller ce livre. Je dirais plutôt à des personnes ayant déjà de bonnes connaissances en linguistique ou en sciences cognitives plutôt qu'à des débutants, car BiMF contient beaucoup de détails biographiques qui sont souvent difficilement intégrables aux différents domaines linguistiques (sémantique, syntaxe, morphologie). Si la force de ce livre est sa richesse d'information, c'est également sa faiblesse, car cet ouvrage est trop

volumineux, les informations pas assez concises et surtout leur lien avec la linguistique ou les sciences de l'esprit n'est pas suffisamment clair, pour qu'un néophyte sache comment les intégrer aux différents secteurs de l'étude de la langue (sémantique, morphologie, syntaxe) pour former un tout organique et cohérent.

Bien que ce livre soit extrêmement riche en informations, je l'ai trouvé à mi-chemin entre des ouvrages d'initiation aux domaines cités et Wikipédia, qui est une encyclopédie en ligne. J'aurais tendance à dire que pour que les informations données dans BiMF deviennent de vraies connaissances, il faudrait les présenter, les lire ou les interpréter sur le fond de ces deux sources. Cependant, si BiMF n'est pas aussi clair que ces ouvrages, on ne peut pas l'accuser de ne pas avoir accordé une certaine place aux humains (les relations entre les acteurs mentionnés), dimension beaucoup moins présente dans les autres ouvrages et ressources.

Marie-Paule JACQUES, Agnès TUTIN. Lexique transversal et formules discursives des sciences humaines. ISTE Éditions. 2018. 306 pages. ISBN 978-1-78405-485-4.

Lu par **Denis VIGIER**

Université Lumière Lyon II - ICAR UMR 5191

Cet ouvrage traite de la question du « lexique scientifique transdisciplinaire » (désormais LST) en l'abordant à travers le genre de l'article scientifique. La première partie présente des études linguistiques descriptives, la seconde se centre sur des aspects didactiques. Suivent deux annexes listant, pour la première, les unités lexicales du LST, pour la seconde, les classes et sous-classes sémantiques élaborées pour la catégorisation des acceptions de ces unités.

Le chapitre introductif, clair et bien charpenté, s'emploie à situer l'originalité de l'ouvrage dans le paysage des travaux récents consacrés au discours scientifique en linguistique et à cerner la spécificité du LST. Lexique transversal du discours scientifique, ce dernier renvoie « non seulement aux procédures, démarches, objets scientifiques, mais aussi aux éléments d'argumentation, d'évaluation et de structuration du discours ». Le métadiscours y occupe une place prépondérante. Les éditrices préviennent d'emblée le lecteur : le LST est un objet scientifique « souffrant d'un certain flou » lié essentiellement au fait qu'il comporte peu d'unités (mots, expressions polylexicales, formules) spécifiques et en partage le plus grand nombre avec d'autres lexiques avec lesquels il coexiste dans le discours scientifique. En d'autres termes, ce sont moins des unités du lexique qui appartiennent au LST que des *acceptions* d'unités. Ainsi le terme *objet*, par exemple, relève-t-il, selon ses acceptions, de la langue générale (LG), du lexique spécialisé disciplinaire (LSD) des sciences du langage ou du LST. Outre le LG et le LSD, les autres lexiques « frontaliers » du LST sont le « lexique abstrait général » (LAG) d'abord, qui intègre des unités lexicales abstraites (par exemple, *notion*, *argument*, *pertinent*...) surreprésentées dans les écrits scientifiques, mais aussi fréquentes dans tous les discours argumentatifs ou informatifs. Le « lexique des objets des SHS » enfin qui